

LE PRISONNIER DU CIEL

De Carlos-Ruiz Zafón

Lors du dernier Salon du Livre, Carlos-Ruiz Zafón et Umberto Eco étaient invités sur le plateau de télévision, à répondre à la question d'un journaliste : "Comment devient-on auteur de best-sellers" ? Au cours de cet entretien, les deux hommes ont insisté sur le fait que chacune de leurs œuvres était le fruit d'une très longue maturation, de plusieurs années pour Zafón, à plusieurs décennies pour Eco.

En effet, c'est en 2001 que paraît en castillan, à Barcelone, le premier opus de la série imaginée par Carlos-Ruiz Zafón : "Le cimetière des livres oubliés". Il fallut attendre 2004 et quarante traductions différentes, dans cinquante pays, touchant dix millions de lecteurs, pour que "L'Ombre du vent" devienne un roman-culte au succès planétaire. En 2008, l'auteur réitère, bien qu'avec un impact moins grand, en faisant paraître "Le Jeu de l'Ange" ; puis en 2011, "Le Prisonnier du ciel" ; ces deux ouvrages traduits avec un an d'écart en français par François Maspero (le quatrième et dernier volet devrait voir le jour dans deux ou trois ans). Sous ces trois titres construits de la même manière, avec des mots-clefs poétiques ou aériens –le vent, l'ange, le ciel– se cachent pourtant les ombres, la perfidie, la mort.

En 1957, la Barcelone de l'époque franquiste ne s'est pas remise de la Guerre civile. Ayant été pendant plusieurs mois le siège du gouvernement républicain, elle n'a pas été épargnée par les forces nationalistes et, depuis 1939, une chape de plomb s'est abattue sur elle.

Cette même année 1957, aux abords de Noël, la ville souffre "d'un long hiver d'ombre et de cendre" et c'est dans ce climat de tristesse qu'au fond d'une librairie proche de la faillite, loin des clichés actuels relatifs à la capitale catalane, survivent les trois personnages principaux. Qui sont-ils ? Cette simple question rend déjà perplexe, car il n'est pas possible pour l'instant, d'accorder plus d'importance à l'un qu'à l'autre. Il y a, d'abord, Daniel Sempere, le narrateur, vingt-cinq ans environ ; ensuite son père libraire, fils et petit-fils de libraires, déjà un vieux monsieur, dépressif et vieilli avant l'âge ; enfin, le commis, un fringant futur-jeune-marié, la cinquantaine, à l'humour corrosif, cachant des blessures refoulées, Fermin. Tous trois ont déjà été parmi les personnages principaux des deux autres volets, à des âges différents. Mais ici, Fermin va accaparer l'attention du lecteur, à partir du moment où Daniel rapporte les confidences recueillies –non sans mal– auprès de lui, et qui ont trait à "sa vie d'avant". Chacun des trois personnages a vécu, près de vingt ans auparavant, des traumatismes que le temps n'a jamais effacés, consécutifs à la disparition tragique d'Isabella, la mère de Daniel, en 1939.

Et nous voilà transportés au cœur de la Guerre civile, aux pires heures de l'Espagne en général, et de Barcelone en particulier, au milieu d'une dizaine de comparses liés par l'amour, la jalousie, la trahison, les crimes politiques ou crapuleux, les histoires de familles, l'appât de l'argent, la misère et évoluant dans une

Barcelone devenue schizophrène ; celle "de l'intérieur", pelotonnée autour de la capitale, entre les ruelles du Quartier gothique, au long des Ramblas, du marché au quartier-chaud, en passant par les bars et les restaurants bon marché ; celle "de l'extérieur" représentée par la sinistre prison de Montjuïc (la Montagne des Juifs), construite en 1640 quand les Barcelonais voulaient résister à Philippe IV. Là, sont entassés, à deux par cellule, prisonniers politiques, de droit commun, ou simples citoyens dénoncés à tort et voués à une mort certaine, "*de cause naturelle ou plus ou moins indéterminée*". Chaque quinzaine, "*un tribunal militaire se réunissait et condamnait les malheureux à être fusillés à l'aube*". Parmi eux, Fermin, emprisonné sans raison et partageant sa cellule avec un vrai criminel. Dans la cellule voisine, David Martin, le héros du "Jeu de l'Ange" (le deuxième volume de la série) et l'auteur de "La ville des maudits" œuvre que Fermin avait tant admirée dans sa jeunesse ; lui aussi emprisonné pour des raisons obscures et qui passe pour fou.

Tous les Barcelonais de cette époque troublée savent que, là-haut, à cent soixante dix mètres d'altitude et depuis trois ans, plantent la mort et la déréliction. Jamais personne n'en est ressorti vivant, "*sauf les deux susnommés*". Pour savoir comment, il faut que le lecteur retrouve son âme d'adolescent lisant Alexandre Dumas, Victor Hugo ou Honoré de Balzac. Qu'il convoque, dans son imaginaire, "*le champion-de-la-belle*", Edmond Dantès, alias Comte de Monte-Cristo. Alors, la forteresse de Montjuïc devient le Château d'If et l'audacieuse évasion de Fermin une fascinante aventure. Qu'il accepte aussi que le tortionnaire, directeur de la prison, ait des raisons personnelles de maintenir David Martin en vie. Qu'il voie, enfin, que les mystères de Barcelone font écho à ceux de Paris, alimentant l'imagination du romancier catalan.

Ainsi, pourrions-nous donner à Carlos-Ruis Zafón le titre d'écrivain populaire, au bon et vrai sens du terme, et apparenter son œuvre à toute une tradition du roman européen, du roman picaresque espagnol (à tout seigneur tout honneur !) au roman français du XIXe siècle, en passant par la littérature fantastique. Les personnages y foisonnent, les aventures rocambolesques s'enchaînent, la trame narrative semble disparaître pour se reformer plus loin, toujours plus complexe et inventive. Chaque personnage emprunte le labyrinthe de sa vie et suit ses passions. Les bons côtoient les crapules ; les prostituées ou le gitan y sont généreux ; le prêtre solitaire et revenu de tout ouvre sa porte au vagabond, lui donne des vêtements... et l'absolution sous forme d'un verre de cognac ; le médecin emprisonné à Montjuïc se sacrifie pour que le plan d'évasion de Fermin fonctionne. D'autre part, le directeur de la prison, un imposteur capable des crimes les plus noirs, tisse peu à peu sa toile machiavélique, en cachant son jeu.

Assez ! direz-vous ! On connaît ce genre d'histoires. Tout est clair, à présent, les ingrédients du succès sont bien là ; le romancier n'a plus qu'à compter ses lecteurs, et les éditeurs à se frotter les mains...

Rappelons toutefois qu'un éditeur ne serait rien sans ses lecteurs et que la recette plaît visiblement. En outre, C.R. Zafón s'est assigné une tâche plus noble, entreprise lors de la publication de son premier ouvrage en 2001 et non terminée à ce jour : quel est donc le mystère caché par "Le Cimetière des livres oubliés" ? L'endroit, déjà, donne libre cours à l'imagination du lecteur : un lieu mythique situé en plein cœur de Barcelone, tout en haut des Ramblas, auquel on accède par des ruelles tortueuses et où chaque héros est conduit un jour de sa vie pour y "adopter", parmi des centaines de milliers de livres, celui qui marquera

sa vie à jamais. Daniel, dans "L'Ombre du vent" y a choisi celui de Julien Carax... David Martin a pris "Lux aeterna" d'un dénommé Diego Marlasca. Et, dans "Le Prisonnier du ciel", Fermin repart avec "La ville des maudits" d'un certain... David Martin. On l'aura compris, Carlos-Ruiz Zafón brouille les pistes, embrouille ses lecteurs et se débrouille pour être tout à la fois Carax, Martin, Marlasca, Daniel : un seul et même personnage croyant en la suprématie de l'écrit et investissant toute son énergie dans la création artistique, de manière à attirer dans son entreprise, le plus de monde possible (et tant mieux s'il y en a des millions !)

Alors, le lecteur que je suis reste perplexe devant un tour de prestidigitateur. Comment l'auteur fait-il pour me maintenir ainsi éveillé, sinon "accro" à cette aventure rocambolesque dont le mystère n'est même pas levé en fin d'ouvrage ? Manquerais-je de bon sens et d'esprit critique ? Ne vois-je pas les ficelles un peu grosses ? Cela est bien possible. Toujours est-il que je retarde le moment de refermer le livre et de quitter les

sortilèges de cette ville protéiforme, à l'image de ce texte foisonnant, labyrinthique et indéfinissable, à la fois fantastique, baroque et gothique, souvent noir et psychologique mais tellement humain et fascinant.

Quoi qu'il en soit, je sais que l'aventure de Daniel n'est pas terminée. Maintenant qu'il connaît l'assassin de sa mère, il va vouloir retrouver sa trace, s'il est encore vivant, et se venger... Il sait aussi qu'un Ange veille sur lui, qu'il est David Martin, "Le Prisonnier du ciel", celui qui avait en quelque sorte vendu son âme en prostituant sa plume dans le deuxième tome. Vit-il encore ? Quel est son secret ? On est gagné par le vertige du "Jeu de l'Ange". Attendons la suite... Le puzzle va se mettre en place, n'en doutons pas.

FRANCOISE VIDAL

"LE PRISONNIER DU CIEL"

de Carlos-Ruiz Zafón".

*Traduit de l'espagnol par François Maspero.
Editions Robert Laffont. 340 pages. 21 €.*